

Corps, Genre et Espace : Entre Normes Sociales et Efforts d'être Soi

Omar Tahir

Université Hassan II Casablanca

Abstract:

This article examines the body as a site of identity construction and social inequalities, focusing on gender and its interaction with urban space. Body image serves as an indicator of how individuals relate to themselves and others, shaped by aesthetic norms, media, and social environment. Gender socialization imposes differentiated expectations on male and female bodies, with women facing stronger pressure to meet standards of beauty and youth. Urban spaces, by regulating mobility and visibility, amplify these inequalities, making women's presence more constrained and potentially risky. The study demonstrates that the effort to "be oneself" goes beyond aesthetics, reflecting a continuous negotiation between social norms, personal identity, and spatial appropriation. The body thus emerges as both an instrument and a stake, revealing contemporary social relations and power dynamics.

Key words: body; gender; space; norms; women

Résumé

Cet article analyse le corps comme lieu de construction identitaire et d'inégalités sociales, en mettant l'accent sur la dimension genrée et l'interaction avec l'espace urbain. L'image corporelle apparaît comme un révélateur du rapport que l'individu entretient avec lui-même et avec autrui, influencée par les normes esthétiques, les médias et l'environnement social. La socialisation de genre contraint les corps féminins et masculins à se conformer à des attentes différenciées, les femmes subissant une pression plus forte pour atteindre des standards de beauté et de jeunesse. L'espace urbain, en structurant la mobilité et la visibilité des corps, accentue ces inégalités, rendant la présence féminine plus contraignante et potentiellement dangereuse. L'étude montre que l'effort d'être soi dépasse la simple dimension esthétique : il traduit la négociation permanente entre normes sociales, identité personnelle et appropriation de l'espace, révélant la manière dont le corps devient instrument, enjeu et miroir des rapports sociaux contemporains.

Mots-clés : corps ; genre ; espace ; normes ; femmes

Introduction

À l'ère de la modernité tardive, marquée par l'accélération des rythmes sociaux, la fluidité des appartenances et la marchandisation croissante de l'existence, le corps s'impose en enjeu central de la construction identitaire. Loin de se réduire à une simple donnée biologique, il représente le lieu d'inscription privilégié des normes sociales, des rapports de pouvoir et des injonctions genrées qui traversent les sociétés contemporaines. Pris

dans une tension permanente entre idéalisation et disqualification, visibilité et effacement, le corps engage l'individu dans un effort constant pour « être soi » par le biais de l'apparence.

Dans ce contexte, l'image corporelle révèle la relation qu'entretient l'individu avec lui-même et avec autrui. Elle se construit à l'intersection du regard social, des normes esthétiques dominantes et des expériences biographiques, tout en évoluant au fil des âges et des situations de vie. Cette construction diffère selon le genre, puisque les corps féminins et masculins ne sont ni évalués ni investis de la même manière. Les femmes demeurent particulièrement soumises à une tyrannie esthétique contraignante, qui transforme leur apparence en vecteur central de reconnaissance sociale, au prix d'une intériorisation durable du sentiment d'insuffisance. Dès lors, se pose la problématique suivante : de quelle manière le corps, en tant que réalité biologique, sociale et symbolique, constitue-t-il un support privilégié de la socialisation de genre tout en exposant les individus - et particulièrement les femmes - à des formes multiples d'aliénation, de contrôle et d'effacement, notamment dans l'espace urbain contemporain ? Autrement dit, de quelle façon l'injonction à se conformer aux normes corporelles et genrées transforme-t-elle le corps en un lieu de lutte, de discipline et de négociation identitaire ? Pour répondre à cette question, cet article adopte une approche socio-anthropologique et s'articule autour de trois axes. Le premier examine la construction de l'image corporelle et le sentiment d'insuffisance. Le deuxième explore le rôle du genre dans la socialisation et la mise en conformité du corps aux attentes sociales. Enfin, le troisième analyse l'interaction entre le corps et l'espace urbain, en mettant en lumière les inégalités de mobilité et de sécurité, en particulier pour les femmes. Cette démarche combine l'analyse de sources théoriques classiques et contemporaines, ainsi que l'observation des dynamiques sociales et urbaines actuelles.

1- Image du corps et sentiment d'insuffisance

La vitesse et la liquidité des événements constituent une menace pour l'individu qui se trouve submergé par la multiplicité et la complexité des changements dans la vie de tous les jours. Il lui incombe de fournir beaucoup d'efforts afin de soutenir ce rythme élevé. Parmi ces efforts-là, il y a celui d'avoir une image corporelle positive. Cette image constitue l'idée que se fait une personne de son corps. Elle se base sur des représentations évaluatives¹ du corps qui sont à la fois visuelles, mentales et émotionnelles. La façon de percevoir son physique, en tant qu'élément bioculturel², dépend aussi de la manière dont on pense que les autres le voient. L'image du corps, évoluant avec l'âge³, se constitue ainsi de quatre éléments clés : d'abord, le perceptif ou la manière de percevoir son corps, ensuite l'affectif ou les sentiments associés à l'apparence du corps, puis le cognitif ou les convictions et pensées relatives au corps et enfin le comportemental, c'est-à-dire ce que fait l'individu insatisfait de son physique. Pour l'élément perceptif, il s'agit de mettre en exergue l'écart existant entre l'apparence réelle du corps et la perception personnelle de l'apparence. L'élément affectif renvoie au degré de satisfaction ou d'insatisfaction par rapport à son visage, son poids, sa silhouette...etc. Le cognitif est régi par des convictions définies : certaines personnes estiment qu'elles n'ont pas la taille idéale ou le bon teint. Elles préféreraient être plus grandes, plus élancées ou plus musclées. Pour ce qui est du comportemental, l'individu insatisfait de son apparence physique éviterait des activités qui risquent de le rendre mal à l'aise. Par exemple, il s'abstiendrait d'aller se baigner à la plage à cause de son obésité.

Aujourd'hui, la consommation et le marché font que l'apparence est devenue inséparable de la manifestation de soi⁴. Une image corporelle positive montre qu'un individu est satisfait de son corps, et ce sans tenir compte de ses imperfections, de son poids et de sa silhouette. La bonne estime qu'il a de lui-même l'aide à faire fi des idéaux corporels que véhiculent les médias. Cela s'accompagne d'attitudes équilibrées en ce qui concerne

¹ Marilou Bruchon-Schweitzer, *Une psychologie du corps*, Paris, PUF, « Psychologie d'aujourd'hui », 1990, p. 173.

² Gilles Boëtsch et Dominique Chevé, « Du corps en mesure au corps dé-mesuré : une écriture anthropobiologique du corps ? », dans *Corps*, n°1, 2006, 23-30, p. 23.

³ Lionel Dany et Michel Morin, « Image corporelle et estime de soi : étude auprès de lycéens français », dans *Bulletin de psychologie*, n°509, 2010, 321-334, p. 321.

⁴ Georges Vigarello, « Le paraître : son vocabulaire, ses modes, ses objets », dans *Corps*, n°20, CNRS, 2022, 15-21, p. 15.

l'activité physique et la nourriture. L'image de soi reste sujette à l'évolution étant donné qu'elle dépend aussi bien de l'environnement et du relationnel⁵ que de la personne elle-même. Les personnes qui s'estiment sont à l'abri de la dépression et se portent plutôt bien car leur confiance en soi, leurs différents actes coulent de source. Elles n'éprouvent aucun sentiment d'insuffisance vis-à-vis de leur physique et se veulent peu réceptives aux canons de beauté médiatiques exigeant aux filles d'être minces et aux garçons d'être musclés.

En revanche, l'image corporelle négative résulte de pensées et de sentiments négatifs relatifs à son apparence physique. L'individu est insatisfait de sa taille, de son poids, de sa couleur de peau, de ses atteintes physiques (amputation ; cicatrice ; brûlures ;...etc.) et des caractéristiques physiques religieuses ou ethniques. De ce fait, le modèle du corps de rêve risque de conduire à des comportements pour la santé physique et mentale. Par ailleurs, des moments de la vie (grossesse ; accident ; maladie ; opération ; invalidité) amplifient l'image négative du corps, notamment chez les jeunes. Avec la puberté, filles et garçons vivent des changements physiques majeurs en peu de temps, ce qui pose le problème d'adaptation à un nouveau corps. L'image corporelle négative naît de la pression de se conformer aux idéaux de beauté qu'imposent la société et les médias, surtout dans les réseaux sociaux aujourd'hui. Ces idéaux semblent bien irréalistes pour la majorité des gens puisque beaucoup d'images sont numériquement modifiées. Les images inatteignables entretiennent le sentiment d'insuffisance et le besoin de s'améliorer, chose qui arrange bien les affaires de l'industrie de la beauté, de la chirurgie esthétique et de la diététique. L'entourage constitué des parents, des frères et sœurs, des amis-es, des enseignants, des camarades et des collègues influence l'image du corps. Les personnes développant une image négative sont souvent perfectionnistes, très influençables et aimant se comparer aux autres.

Nombreux sont les jeunes filles et garçons qui ont une image positive de leur corps, vu que leur physique répond aux critères de beauté du moment. Quelques années après, leur confiance en soi risque de diminuer en raison de l'appréhension de ne plus correspondre à ces canons. Conséquemment, il est plus judicieux de transmettre aux enfants des valeurs d'estime et d'acceptation de soi et d'autrui ; améliorer les liens sociaux aura des effets positifs sur l'image de soi en particulier et sur le corps de manière générale.

2- Corps, genre et socialisation

Si l'existence est avant tout physique, le corps reste le premier élément reliant l'individu à son milieu social, et donc à autrui. Femmes et hommes sont soucieux d'adopter un ensemble de comportements corporels pour qu'ils correspondent aux caractéristiques sociales attendues et qui sont liées à leurs sexes. L'individu participe activement à son « modelage social » dans le cadre d'une socialisation exercée sur lui⁶. Il acquiert des éléments constitutifs des références culturelles inhérentes à son milieu qui feront dorénavant partie de sa personnalité individuelle et sociale. Ainsi, il cherche à intégrer son groupe de référence pour s'adapter. Cette socialisation comporte aussi un « contrôle » social qui s'applique sur l'individu. Toutefois, il garde une certaine marge de manœuvre pour se construire une identité propre.

La construction d'une identité s'expose sur et par le corps. C'est grâce à lui que nous vivons dans un monde physique ; il est le lieu où se créent émotions et réflexions. De ce fait, la peau incarne les frontières du sujet et concrétise la connaissance des autres à travers le contact ; elle représente une histoire personnelle et rend possible la (re)construction identitaire. La peau peut très bien fonctionner comme écran où l'individu pourrait projeter un idéal pour reconquérir l'estime de soi. Par exemple, le tatouage et le piercing paraissent comme une sorte d'élargissement de soi.

L'un des éléments les plus révélateurs de la construction sociale de l'identité de l'individu est celui du genre. L'importance de cette notion réside dans l'éloignement de la conception « naturaliste » des catégories du féminin et de masculin : rôles et identités attribués aux individus des deux sexes sont culturellement acquis. L'identité sexuée se base sur le biologique et le social. À partir des organes génitaux, c'est-à-dire du biologique, la vie psychologique et sociale se structure autour d'un dénominateur commun qu'est le sexe. Le rôle des interactions est crucial dans la mesure où l'identité sexuée est régie par les rapports de genre dans le cadre d'un

⁵ Marilou Bruchon-Schweitzer, *op. cit.*, p. 67.

⁶ Christine Détrez, *La construction sociale du corps*, Paris, Seuil, 2002, p. 203.

système social. Ainsi, chaque sexe se définit en se référant à l'autre car ils appartiennent tous les deux à un « ordre sexué ». Cet ordre ne se veut point égalitaire : les hommes dominent au niveau de la sphère publique, tandis que la sphère privée est réservée aux femmes⁷. Cette assignation est donc socialement instituée et légitimée. Le féminin et le masculin sont intériorisés comme suit : les femmes sont censées incarner la beauté, la maternité, la gentillesse, la sensibilité...etc; alors que les hommes sont plutôt dans les valeurs dites « masculines » comme la force, la performance, la combativité, l'indépendance ou l'autonomie.

Dans son rapport au corps, l'individu s'efforce de faire de son apparence physique un miroir social : étant l'intermédiaire entre l'intime et le reste de la société, il est donc censé s'inscrire de manière permanente dans une structure symbolique afin de l'incorporer⁸. L'individu apprend à mettre son corps en conformité avec les attentes sociales se rapportant à son sexe biologique. Ainsi, des hommes et des femmes surinvestissent leur corps en mettant en valeur des signes extérieurs de virilité ou de féminité. La tyrannie de la beauté se veut plus dominante chez les femmes et leur apparence s'assimile à un gage de leur valeur. Bien que les hommes soient moins exposés à cette tyrannie, ils demeurent également soucieux d'entretenir un corps bien « viril ». Cela s'observe surtout chez les jeunes hommes pratiquant le bodybuilding permettant de sculpter le corps pour avoir une allure très « masculine ». Une inégalité « esthétique » s'impose lorsqu'il s'agit d'aborder les questions d'embonpoint et de vieillesse chez les deux sexes. Si l'homme ayant du surpoids reste très souvent perçu comme un « bon vivant », la femme avec des kilogrammes en trop est montrée du doigt, car on estime qu'elle manque de volonté et se laisse aller. Tout comme l'embonpoint, il est clairement moins tolérable pour les femmes d'être vieilles que pour les hommes puisque « les premiers signes de vieillissement chez un homme - les cheveux grisonnants, les pattes d'oie, les premières rides - connotent fréquemment expérience, maturité, sagesse, et parfois séduction. Les mêmes signes chez une femme seront plus souvent "lus" comme le début de son déclin⁹. » De ce fait, le corps féminin ne séduit plus car il cesse de correspondre aux idéaux de beauté dits « féminins » qui sont la jeunesse et la minceur¹⁰. A titre d'exemple, les seins constituent un point sensible dans le corps de la femme âgée : ils passent pour « inacceptables » parce qu'ils sont devenus secs, plats et tombants, ce qui veut dire qu'elle n'est ni fertile ni désirable¹¹. L'obligation d'être belle est le vecteur de reconnaissance¹². Se plier à cette obligation-là suppose un soin méticuleux du corps, du visage, de la toilette et même de la gestuelle. Les femmes doivent alors entretenir leur apparence selon les critères esthétiques du moment afin d'éviter le rejet et l'invisibilité. La quête de la perfection corporelle se transforme en un exercice et un effort permanent.

Soutenir ce rythme a pour objectif la recherche d'une appréciation des efforts. Beaucoup de femmes savent parfaitement qu'elles seront regardées et jugées par les autres. De ce fait, elles font tout leur possible afin que ce jugement soit positif. Cela aliène ces femmes qui sont piégées par ce jeu d'apparences interminable et les transforme en objet regardé. Pour Bourdieu, ces femmes « [...] existent d'abord par et pour le regard des autres, c'est-à-dire en tant qu'objets [...] »¹³. Elles se chosifient et attendent avec impatience le verdict des regards qui se posent sur leur corps.

Aujourd'hui, le corps maîtrisé est au cœur de la culture contemporaine. Les images et les vidéos défilent sans cesse sur les réseaux sociaux qui remplacent de plus en plus les médias traditionnels et qui font preuve, par la même occasion, de plus d'intransigeance quant aux critères esthétiques entourant le corps féminin. Même si les critères esthétiques prennent de plus en plus de distance avec le corps à l'état naturel, beaucoup de femmes s'adaptent afin d'avoir le corps idéal. Aussi, façonner son apparence renvoie à « un nouveau mythe de Sisyphe,

⁷ Anouk Guiné, « Multiculturalisme et genre : entre sphères publique et privée », dans *Les Cahiers du Genre*, n°38, éd. Association Féminin Masculin Recherches, 2005, 191-211, p. 193.

⁸ Juliette Rennes (Dir.), *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*, Paris, La Découverte, « Hors collection Sciences Humaines », 2016, p. 273.

⁹ Ilana Lowy, *L'Emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*, « *Le genre du monde* », Paris, La dispute, 2006, p. 111.

¹⁰ Lionel Dany et Michel Morin, *op. cit.*, p. 326.

¹¹ Ilana Lowy, *op. cit.*, pp. 118 et 119.

¹² Mireille Dottin-Orsini, *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*, Paris, Grasset, 1993, p. 76.

¹³ Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 74.

malgré tous les efforts du monde, nul ne saurait satisfaire entièrement à la norme¹⁴. » Des jeunes filles semblent persuadées que la maîtrise du corps facilite l'accès à la beauté et que celle-ci ouvrirait les portes de la réussite personnelle et sociale. Il est aujourd'hui question de soumettre l'apparence physique au pouvoir de la volonté¹⁵. Pour ce faire, l'être humain transforme son corps avec des marques culturelles : celui-ci est une matière première malléable servant de support pour inscrire des marques le distinguant du règne animal¹⁶. Effectivement, bijoux, vêtements, tatouages et scarifications font parties de ces marques-là qui distancient l'être humain de la bestialité. Tout en conservant cette idée, l'idéal esthétique actuel continue d'aller plus loin en visant la perfection par l'intermédiaire de l'exercice physique, la diététique et la chirurgie esthétique. Actuellement, la beauté s'éloigne de la vérité du corps puisque le maquillage camoufle les rides et les imperfections ; l'artifice est fièrement étalé sur les réseaux sociaux, sur les applications ou les sites de rencontre : au maquillage et aux vêtements « trompe l'œil » s'ajoutent des photos éditées afin de plaire à tout prix. En somme, cette socialisation par l'apparence physique réduit les femmes à des corps dont la seule raison d'être est celle de séduire les hommes. Cette disparition aliénante fait du corps un objet artificiel qu'on peut modeler en permanence pour correspondre à des modes prescrites. Ce corps féminin aliéné par des idéaux de beauté l'est aussi par l'espace lorsque celui-ci, au lieu d'abriter et d'accueillir le corps, devient hostile à sa liberté, à ses sensations, voire à sa sécurité. Qu'on le veuille ou non, l'espace entre en contact avec le corps et y laisse des traces.

3. Corps et disparition dans l'espace urbain

L'espace affecte le corps et ses positions en régulant ses différents mouvements : emprunter le passage piéton, gravir une pente, descendre des escaliers, prendre l'ascenseur, rester debout, s'asseoir sur un banc sont des gestes du quotidien qui illustrent le rapport corps/espace en ville. A travers ces figures de la mobilité urbaine, il est tout à fait sidérant de constater qu'il est de plus en plus compliqué de demeurer immobile dans les espaces publics des métropoles. L'immobilité au beau milieu de la rue peut faire passer l'individu pour quelqu'un de suspect aux yeux des piétons, obligeant ainsi ce corps figé de se réengager dans le mouvement. Contrôler¹⁷ l'espace aujourd'hui facilite le contrôle de la mobilité du corps, d'une part, à travers la mise en mouvement et d'autre part, par le biais des transformations des paysages urbains. Dans le cadre d'une réciprocité, le corps fabrique la ville, qui, elle aussi, fabrique le corps¹⁸.

L'organisation du travail a fait en sorte qu'il y ait une régulation graduelle des comportements. En effet, la temporalité du travail subit un changement radical du fait du passage de la vie paysanne à la vie ouvrière marqué par la généralisation de la montre qui impose la contrainte du temps. A partir de 1860, l'ouvrier consomme les biens qu'il participe à produire¹⁹, et contribue par la même occasion à l'accumulation du capital industriel. De cette manière, il est possible d'« immobiliser » la classe ouvrière avec la création de cités qui apparaissent dans tous les pays industrialisés. Cette politique urbaniste liée à l'entreprise cherche à instaurer une certaine « discipline du corps » en normalisant les conduites par une disposition spatiale déterminée qui représenterait une instance de contrôle au sein même de la cité ouvrière²⁰. Avec le néolibéralisme, l'on fait l'éloge de la mobilité, grâce notamment à des figures de dynamisme comme l'entrepreneur, le joggeur et le jeune urbain qui se presse dans les lieux de consommation (cafés, restaurants, malls,...etc) . Les transformations récentes font que la mobilité est désormais inscrite dans le code génétique du milieu urbain. Ironie du sort, cette mobilité se fait le plus souvent dans l'immobilité : la condition assise est de mise dans les moyens de transport, les bureaux

¹⁴ Judith Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, op. cit., p. 17.

¹⁵ George Vigarello, *Histoire de la beauté. Le corps et l'art de l'embellir de la Renaissance à nos jours*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 2004, p. 215.

¹⁶ France Borel, *Le vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*, Paris, Pocket, « Agora », 1992, p. 17.

¹⁷ Voir Henri Lefebvre, *Espaces et politique*, Paris, Anthropos, 1972.

¹⁸ Patrick Baudry et Thierry Paquot, *L'urbain et ses imaginaires*, éd. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2019, p. 49.

¹⁹ Michelle Perrot, *L'ouvrier en grève. France 1871-1890*, Paris, Mouton, 1974, p. 239.

²⁰ Michel Foucault, « Il faut défendre la société », dans *Cours au Collège de France 1975-1976*, Paris, Seuil, 1997, p. 224.

ou les cafés. S'asseoir demeure très éprouvant pour le corps : maintenir cette position comprime les vaisseaux sanguins au niveau des muscles, nuit donc à la circulation du sang en direction des muscles actifs. L'insuffisance du flux sanguin engendre une sensation de fatigue et fragilise les muscles en les rendant vulnérables aux blessures. Quant aux pieds, ils deviennent de moins en moins sollicités dans les déplacements urbains. Ils s'effacent dans les ascenseurs et les escalators même si l'individu reste debout car leur rôle consistant à se mouvoir est presque entièrement confisqué : le pneu a tendance à supplanter la semelle dans la rue.

Le transport constitue à lui seul un espace et qui n'est pas des moindres. Aussi, la structure de la ville change en fonction de la vitesse des moyens de locomotion. Ces derniers présentent une configuration linéaire dont le rôle principal est de garantir l'interaction entre l'espace résidentiel, l'espace d'approvisionnement (services et biens), l'espace de loisirs et de culture et l'espace de travail. Lorsque ce rôle subit un dysfonctionnement, les répercussions sur la qualité de vie se font sentir. L'espace urbain qu'est Casablanca est un parfait exemple de la ville « hostile » aux piétons en général et aux marcheurs en particulier. Avec une voirie très mal conçue ou peu entretenue, la métropole semble plutôt taillée pour les voitures et le tramway : les rues et les boulevards deviennent de plus en plus étroits et l'état des trottoirs se dégrade au fur et à mesure que la ville s'agrandit. Fouler ces trottoirs comporte parfois des risques : se tordre la cheville, tomber dans un fossé, marcher sur la chaussée en se faufilant entre les voitures avant d'emprunter le trottoir à nouveau parce que des boutiques, des cafés ou des marchands ambulants accaparent l'espace public. L'intégrité physique du piéton paraît alors constamment menacée. De plus, le transport urbain peu organisé ou mal conçu entraîne des dangers de pollutions atmosphérique et sonore, contribuant ainsi à accroître les maladies non transmissibles ainsi que les traumatismes.

Au Maroc, l'espace public urbain reste dominé par les hommes et limite de manière considérable la mobilité des femmes. Le corps féminin doit constamment faire un effort d'« auto-effacement » dans les lieux publics pour que sa présence soit plus ou moins tolérée. Une étude²¹ montre que la présence des marocaines dans la rue, dans les cafés et restaurants fait l'objet de beaucoup de stéréotypes de genre. La restriction relative à l'investissement de ces espaces s'accompagne de harcèlement sexuel, de violences verbales, physiques ou symboliques. Il est par exemple très fréquent de voir l'interdiction d'accès aux femmes dans quelques lieux de divertissement ; c'est le cas pour les cafés des quartiers populaires ou périphériques et les sorties nocturnes dans la rue, que ce soit pour les lycéennes ou les femmes actives. Au lieu d'être considérées comme des individus ayant droit au loisir, les jeunes filles sont perçues comme des corps/objets sexuels. La présence féminine reste peu appréciée dans des lieux publics réservés autrefois aux hommes²². Les femmes portant des vêtements modernes ou « branchées » laissant apparaître leur beauté sont rangées du côté des « femmes légères ou indécentes²³ » et font l'objet de plusieurs formes de violence au sein des espaces publics urbains²⁴. D'après ces stéréotypes, le corps féminin doit absolument rester caché afin d'être respecté dans l'espace public, d'où la déférence qu'inspireraient les femmes et filles voilées qui subissent moins de violence que les non-voilées²⁵. Le voile, à la fois vêtement et signe religieux, symbolise dans l'imaginaire social la pureté vestimentaire dont le but est de maintenir un certain ordre social²⁶.

²¹ Voir Fatima Bakass et Kamal Mellakh, *Etudes sur les stéréotypes de genre répandus au Maroc*, ProgettoMondo MLAL en partenariat avec Amnesty International Maroc, 2013.

²² Fatima Bakas et Kamal Mellakh, *Etude sur les stéréotypes de genre au Maroc*, rapport publié par Amnesty International et l'Union Européenne, 2013, p. 24.

²³ Alain Roussillon et Fatima-Zahra Zryouil, *Etre femme en Egypte, au Maroc et en Jordanie*, Le Caire, CEDEJ, « Dossiers du Cedej », 2006, p. 127.

²⁴ Voir l'enquête du Haut Commissariat au Plan de 2009 relative à la violence à l'égard des femmes dans les espaces publics urbains. https://www.hcp.ma/Les-espaces-publics-urbains-sont-ils-des-lieux-hostiles-et-non-surs-pour-les-femmes_a2005.html

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Naima Dib, « Le port du foulard dit « islamique » ou l'entre-deux culturel », dans *Alternative Francophone*, n°8, 2015, 37-56, p. 37.

Paris est un autre exemple qui illustre certaines inégalités liées au genre dans l'espace urbain français et européen. Selon le Centre Francilien de ressources pour l'égalité femmes-hommes²⁷, Les femmes, surreprésentées parmi les personnes âgées, ont besoin de se reposer de temps en temps durant leur parcours en ville. Cependant, les bancs mis à disposition restent souvent occupés par de jeunes hommes qui s'y regroupent entre amis. Il faut noter que les femmes accompagnent beaucoup plus des enfants ou des personnes dépendantes que les hommes, ce qui explique en partie leur besoin de s'asseoir. Vient ensuite la question des toilettes publiques des femmes devant lesquelles il y a toujours la queue. Cela s'explique par les raisons suivantes : les vêtements féminins prennent plus de temps pour être ôtés ; les toilettes des hommes font face à plus d'afflux grâce aux urinoirs ; la physiologie du corps féminin (grossesse ; cycle menstruel ; incontinence urinaire). De ce fait, le corps féminin doit s'adapter à toutes ces conditions qui semblent plutôt avantager les hommes. D'un autre côté, le sentiment d'insécurité, qui est bien supérieur à celui des hommes, ne cesse d'augmenter chez les Parisiennes/Franciliennes. En effet, plus de 57% des agressions sexuelles sont faites aux femmes dans deux principaux lieux publics, à savoir la rue et les transports. Force est de constater que la majeure partie de ces actes est commise à bord de véhicules, étant donné qu'il y a plus de proximité physique ; les autres espaces concernés (faisant partie du monde des transports) sont respectivement les quais, les couloirs puis les itinéraires d'accès. Presque la moitié des femmes évitent les transports à certaines heures ou optent pour des tenues vestimentaires peu « provocantes ». 10 % des femmes renoncent carrément aux transports publics quand elles ne sont pas accompagnées. En définitive, ce sentiment d'insécurité limite considérablement la mobilité féminine et pousse le corps à adopter diverses stratégies, très contraignantes à bien des égards, pour s'adapter à un espace urbain peu accueillant et fort menaçant. Cette condition féminine dans l'espace urbain fait partie des points abordés par la romancière franco-marocaine Leila Slimani, notamment dans ses deux premiers ouvrages *Dans le jardin de l'ogre* et *Chanson douce* et dont les événements se déroulent à Paris.

4. Conclusion

Le corps, en tant que réalité à la fois biologique, sociale et symbolique, se révèle être un espace de tension permanente entre contraintes extérieures et efforts d'autonomie individuelle. L'analyse des dynamiques de l'image corporelle montre que le sentiment de satisfaction ou d'insuffisance ne relève pas seulement de considérations personnelles, mais se construit à travers les interactions sociales, les normes esthétiques et les canons médiatiques. Ces représentations façonnent les comportements, les émotions et les attitudes, tout en orientant la perception que chacun a de soi et des autres.

La socialisation de genre, quant à elle, souligne que les corps féminins et masculins sont soumis à des injonctions différenciées, lesquelles conditionnent l'accès à la reconnaissance sociale et dictent les modalités d'investissement du corps. L'identité sexuée se construit par la négociation constante entre ces attentes normatives et les aspirations personnelles, mais elle demeure inégalement régulée : la pression exercée sur les femmes pour se conformer à des critères de beauté, de jeunesse et de minceur traduit une aliénation persistante, qui transforme leur corps en objet de regard et de jugement.

Enfin, l'étude du corps dans l'espace urbain met en lumière l'interaction complexe entre mobilité, sécurité et appropriation de l'espace. La ville contemporaine, en structurant et contrôlant les mouvements des corps, favorise la mobilité masculine tout en limitant la liberté féminine. Les femmes doivent déployer des stratégies de protection et d'adaptation, dont l'ampleur témoigne de la persistance des inégalités de genre dans les espaces publics. L'espace urbain devient alors révélateur des rapports de pouvoir et des hiérarchies sociales, tout en étant un facteur déterminant dans la construction de l'expérience corporelle.

En somme, le corps apparaît comme le lieu où se cristallisent les tensions entre normes sociales, injonctions de genre et aspirations individuelles. Il constitue à la fois un instrument et un enjeu de l'existence humaine, un support de socialisation et un champ de négociation identitaire. Comprendre ces dynamiques permet de mieux appréhender les défis contemporains liés à l'acceptation de soi, à l'égalité de genre et à l'intégration des

²⁷ Territoires Franciliens pour l'Egalité, *Femmes et espaces publics. Pour l'égalité entre les femmes et les hommes dans la rue, les transports et les espaces loisirs*, Centre Hubertine Auclert, 2018, p. 22.

individus dans des environnements urbains complexes et souvent hostiles. L'effort d'être soi, loin d'être une simple quête esthétique, se révèle par là même profondément ancré dans les rapports sociaux et les structures culturelles qui façonnent nos vies quotidiennes.

5. Bibliographie

1. Bakass, F., & Mellakh, K. (2013). *Études sur les stéréotypes de genre répandus au Maroc*. Progetto Mondo MLAL en partenariat avec Amnesty International Maroc.
2. Boëtsch, G., & Chevé, D. (2006). « Du corps en mesure au corps dé-mesuré : une écriture anthropobiologique du corps ? », *Corps*, 1, 23-30.
3. Borel, F. (1992). *Le vêtement incarné. Les métamorphoses du corps*. Paris : Pocket.
4. Bruchon-Schweitzer, M. (1990). *Une psychologie du corps*. Paris : PUF.
5. Butler, J. (2004). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : Éditions La Découverte.
6. Dany, L., & Morin, M. (2010). *Image corporelle et estime de soi : étude auprès de lycéens français*. Bulletin de psychologie, 509, 321-334.
7. Détrez, C. (2002). *La construction sociale du corps*. Paris : Seuil.
8. Dib, N. (2015). « Le port du foulard dit « islamique » ou l'entre-deux culturel », *Alternative Francophone*, 8, 37-56.
9. Dottin-Orsini, M. (1993). *Cette femme qu'ils disent fatale. Textes et images de la misogynie fin-de-siècle*. Paris : Grasset.
10. Foucault, M. (1997). Il faut défendre la société. In Cours au Collège de France 1975-1976 (p. 224). Paris : Seuil.
11. Guiné, A. (2005). Multiculturalisme et genre : entre sphères publique et privée. Les Cahiers du Genre, 38, 191-211.
12. Lefebvre, H. (1972). *Espaces et politique*. Paris : Anthropos.
13. Lowy, I. (2006). *L'emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*. Paris : La Dispute.
14. Paquot, T., & Baudry, P. (2019). *L'urbain et ses imaginaires*. Bordeaux : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
15. Perrot, M. (1974). *L'ouvrier en grève. France 1871-1890*. Paris : Mouton.
16. Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Paris : Seuil.
17. Rennes, J. (Dir.). (2016). *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*. Paris : La Découverte.
18. Roussillon, A., & Zryouil, F.-Z. (2006). *Être femme en Égypte, au Maroc et en Jordanie*. Le Caire : CEDEJ.
19. Vigarello, G. (2004). Histoire de la beauté. Le corps et l'art de l'embellir de la Renaissance à nos jours. Paris : Seuil.
20. Vigarello, G. (2022). Le paraître : son vocabulaire, ses modes, ses objets. *Corps*, 20, 15-21.
21. Territoires Franciliens pour l'Égalité, Centre Hubertine Auclert. (2018). Femmes et espaces publics. Pour l'égalité entre les femmes et les hommes dans la rue, les transports et les espaces loisirs.

INFO

Corresponding Author: **Omar Tahir**, Université Hassan II Casablanca.

How to cite/reference this article : **Omar Tahir**, *Corps, Genre et Espace : Entre Normes Sociales et Efforts d'être Soi*, *Asian. Jour. Social. Scie. Mgmt. Tech.* 2026 ; 8(1): 23-30.